# À l'ombre du vide

## I

### Vide

Il y a une chaise isolée au fond de la salle de classe. Le dossier ne retient rien. L'assise est nue. Devant cette chaise, il y a un bureau qui ne sert à personne. Aucune trousse remplie de crayons de papier intenables et minuscules. Aucun livre. Aucun cahier aux lignes bleues et violettes. Surface lisse. Vide ? Pas tout à fait. Les morceaux d'une vieille gomme fatiguée de ses effacements. Quelques traces d'encre bleue. Mélange sur l'un des coins de la table. Le vide se draperait d'une teinte noire aux reflets bleu métallique. Il y a un vide au fond de la classe qui se livre aux yeux des autres. Évidence laissée pour compte d'absentéisme. Cela fait plusieurs heures que le vide mutique se répand sur le sol. Esquisse des mouvements. Tente d'attraper la peur de quelques-uns. Rien. Le vide désintéresse. À son endroit, il n'y a que l'absence de quelqu'un, et l'absence n'est-elle pas toujours succédée d'un retour ? L'attention, la question ne viendront ensemble que trop tard.

Lorsque le vide aura laissé place au néant.

*

Le vide n'est pas surpris que l'on ne pense pas à lui. Ce n'est pas la première fois qu'il reste comme cela face à lui-même. Démuni de cris, de signaux. Au milieu des présents, des absents reconnus, le vide ne fait pas le poids. N'est-il pas implicite ? Ne devrait-il pas être le point de fuite des regards, l'endroit de l'étonnement ? Comme l'enfant qui crie au loup, le vide a trop été. Souvent. On l'a noté, on s'est resserré autour de lui. Souvent. La chaise a retrouvé sa propriétaire et le vide n'était plus qu'à l'intérieur d'elle. Invisible à nouveau.
Il est fréquent qu'il naisse dans la salle de classe des troisièmes sept. Il y a trente élèves. Dix-huit filles et douze garçons. Aujourd'hui encore, le vide n'est qu'un de plus, une nouvelle fois.

Un vide vidé de sa substance.

*

Il y a une porte au dernier étage devant laquelle on passe plusieurs fois sans y prêter attention. Sur cette porte, une feuille blanche : « Hors Service ». Parce que l'écrit se voudrait le témoin du réel, personne ne doute. La certitude de l'Homme en quête de réponse trouve refuge dans cette lecture claire. Personne ne frappe à la porte. Personne ne pense à ouvrir. Personne ne pense à vérifier. Les passages se font de plus en plus rares. On ne retourne plus au dernier étage. On se concentre sur ce que l'on sait. On se persuade de ce que l'on imagine. On ne discerne plus ce qui est de l'ordre du fantasme et de la réalité. Tout se mélange. Les idées. Les angoisses. La colère. La panique. L'incompréhension.

Puis la sidération.

*

La chambre ne semble pas abandonnée. Elle paraît attendre le retour de la jeune fille. Un silence étourdissant occupe tout l'espace. On souhaiterait y entendre sa respiration. On écouterait ses murmures, on l'apercevrait sur son lit, adossée au mur. Les jambes repliées, un livre sur les cuisses. Elle lèverait les yeux vers nous. Sourire. Puis replongerait dans sa lecture. Une petite ride de concentration à la naissance de ses sourcils au milieu du front. L'odeur flottante de shampoing et de sa crème pour la peau atopique. Le sweat déformé qui recouvre ses mains. Maintenant que le vide s'est fait roi à l'extérieur de son corps à elle, on voudrait qu'il s'en aille. On voudrait qu'elle revienne et qu'elle reste. On hait le silence vorace qui dévore sa place. On tente de le pousser en criant de détresse. On donne son prénom à l'air pour qu'il résonne et la ramène. Peut-être. On espère qu'avant l'écho malheureux, sa réponse naisse et témoigne de son retour. On transpire de voir le vide se transformer en néant. Un gouffre aux dents qui tranchent dans le vif et dans la chair des survivants sans laisser de marque visible. On a peur de se perdre soi-même dans le sillage de sa disparition. On est terrifié de devenir fou... Quelque part, on souhaiterait que cette folie nous prenne et nous la ramène le temps de quelques heures ou pour la vie entière. Parce que la perte de leur enfant, la perte de leur propre fille, brise de manière irréversible leurs entrailles. C'est la pénétration du vide à l'intérieur de leurs corps. Sa soif de larmes. Son empreinte définitive jusqu'aux os.

Le signe de la perte.

*

On trouve son téléphone dans sa chambre, posé bien à plat sur son bureau. Il attend patiemment qu'on s'en saisisse. Il montrera tout. Plus rien ne sera désormais caché. Témoin bavard de sa propriétaire. On trouve un post-it jaune sur l'écran. Le code qu'elle a pris soin d'écrire pour faciliter les recherches. On pense que ce n'est pas une bonne nouvelle mais on n'en dit rien à voix haute. On laisse de côté les questions sans réponse. On déverrouille. On fouille. On brise la barrière de la pudeur. On fait défiler les conversations. Les photos. On regarde toutes les vidéos avec le son monté au maximum. On détourne parfois le regard. On ferme les yeux. On retient une larme ou une nausée de dégoût. On compte les messages, les numéros, on reconnaît certains visages. On se dit qu'on ne savait pas. Qu'elle ne disait rien. Elle ne disait jamais rien. Tout allait bien. Si on avait su… Quoi ? Si vous aviez su, qu'auriez-vous fait à notre place ? On ne pouvait pas imaginer. On n'imagine pas ces choses-là. On se dit qu'il y a urgence. Qu'elle est peut-être déjà loin.

Peut-être qu'elle n'est déjà plus nulle part.

*

On la cherche toute la nuit. On lance des alertes. On fait les trajets dans plusieurs sens. À pieds. En voiture. On regarde les bâtiments, on espère l'apercevoir à une fenêtre. On hallucine, on entend sa voix. À force de répéter son prénom, on imagine qu'elle nous répond. On appelle toute la famille. Puis ses amies, leurs parents. On ne les connaît pas tous ces gens. On se rend compte qu'on n'avait accès qu'à une infime partie de sa vie à elle. Le reste immergé dans son corps. On contacte ses professeurs. Oui il est tard mais la situation urge. Comment se fait-il que personne ne se soit aperçu de son absence plus tôt ? On n'a pas fait attention. On ne l'a pas vue revenir cet après-midi alors peut-être qu'elle n'est tout simplement pas retournée en cours. Elle était là ce matin oui. Comme d'habitude, pas de signe étrange ou alarmant. Vous savez ce que c'est une jeune fille qui inquiète ? Elle, non, aucune inquiétude. Silencieuse, obéissante.

Transparente.

## II

## Pinocchio

Je ne peux rien vous dire. Je ne sais rien. Je ne veux rien savoir. Je ne veux pas vous parler. Si je parle vous ne dites rien ? Vous ne répétez rien ? Si. Je sais quelque chose. Certaines choses mais elle m'a promis de ne rien vous dire. Non… je lui ai promis de ne rien vous dire. Enfin, nous sommes deux vous voyez ? Alors quand on est deux, on ne dit rien pour sauvegarder l'intimité de l'autre. C'est comme ça. Je suis mineure vous ne pouvez pas m'obliger à parler. Mon père et ma mère ? Ils sont là, oui. Mais ils ne savent rien. Rien du tout. Je vous en supplie ne leur dites rien. Je vais vous dire, je vais vous dire. Mais ne leur dites rien je ne serai plus jamais la même s'ils savent ce que je fais. Vous pouvez fermer la porte de ma chambre ? Merci. Je ne voudrais pas qu'ils entendent. Vous allez leur dire hein ? Je sais que vous allez leur dire. Attendez demain. Attendez de l'avoir retrouvée. Vous allez la retrouver. Elle n'a pas pu disparaître comme ça.

Elle n'a pas le droit.

*

On ne commence jamais toute seule. Impossible. On peut avoir l'idée oui. Ça oui. Plusieurs fois même. Dans la tête. Y aller vraiment, c'est autre chose. S'y jeter comme ça… À corps perdu… Non. Trop risqué. Elle. Elle, cela faisait un moment qu'elle y était. Je le savais. Elle ne m'a pas dit. Mais je le savais. On repère. Depuis presque un an peut-être… Je ne sais pas. Ça ne se fait pas d'un seul coup. Avant ça… On ne se parlait plus beaucoup. On était moins proches. On se connaît depuis qu'on est petites. On s'éloigne. Puis on se rencontre à nouveau. On a grandi. On partage d'autres choses. On sort. On se confie l'une à l'autre avant de s'endormir. C'est là que ça commence. Quand celle des deux qui y est déjà, entraîne l'autre. Elle suggère. Raconte un peu. Pas trop pour ne pas l'effrayer. Elle la dompte. Comme un faon. Pas une biche encore. Il faut que ce soit un faon. Vulnérable. Regarde ça… Tu pourrais

essayer, une fois pour voir ? Tu ne peux pas imaginer ce que cela te ferait. Regarde ce que je me fais pour quatre heures. On regarde. On y pense. Elle plante une graine lentement. Elle la recouvre de mensonges. Une terre souillée. La graine pousse, maladroite, mais elle pousse. On commence à imaginer. Les feuilles. Les épines. On commence à avoir envie de posséder. D'être puissante. D'être différente. Les bourgeons. On lui dit que peut-être, une seule fois… Les pétales. On achète de quoi faire. On se maquille. On regarde des vidéos. C'est simple. Il n'y a qu'à dire oui. Trois lettres. Un rond des lèvres. Un seul son. Oui. Comme un non qui se ment à lui-même, ce oui que l'on dit sans savoir vraiment. Dans sa tête d'abord puis dans son corps et alors, quand on y est, qu'on saute dans le vide.

Le oui devient un cri.

*

Une fois qu'on commence, c'est ça le piège, on pense qu'on a les cartes dans le corps. Non. On ne sait jamais quand ni comment cela se termine. Ce n'est pas mettre en vente un vêtement. C'est soi-même être le lot. Soi-même l'objet. Être l'objet d'une demande. Puis d'une autre. Être convoitée. Passer de corps en corps. De main en main. Remplacée ? Échangeable tandis que l'on pensait être soi-même l'attendue. La différente. On pense que l'on contrôle sa propre vie, son corps. Rien. L'argent. C'est eux. La soumission. C'est toi pour eux. Le système. C'est eux. Toi tu es Pinocchio le jour. Vous voyez Pinocchio ? Pinocchio c'est toi. Le jour tu mens à tout le monde sauf à cette amie qui t'a fait commencer parce qu'elle, elle te comprend. Elle, elle a été à ta place. Elle, elle y arrive et elle te le dit. Elle, elle te persuade que toi aussi, un jour ça ne te fera plus rien du tout. Tu seras anesthésiée. Vidée dans l'instant de toute substance pour le meilleur. Réapparaître à toi-même ensuite. Comme si rien ne s'était passé. Tu n'auras plus besoin de hurler ni de te défoncer en rentrant dans ta chambre. Ta chambre de fille. Tu ne rêveras plus de corps qui se découpent. Le tien de corps. Démultiplié. Empilé. Animalisé. Ce corps qui n'était pas le tien tout à fait encore, et peut-être ne l'aurait-il jamais été tout compte fait. Ce corps que tu n'auras plus. Tu te résignes. Un jour, oui, un jour tu sentiras le double se mettre en place. Toi dans le flou hors du corps. Toi-corps dans le corps à corps avec l'autre. Tu ne mentiras plus. Tu seras simplement absente. Cela ne sera plus toi. Tu récupèreras l'argent. Tu claqueras la porte de la chambre avec le reste de son souffle repus de ta chaire de fille et vidé de son empreinte. Tu auras servi. Dis-toi que tu auras

servi et que cet outillage de ton corps si jeune, si ferme, si malléable, aura été bref et oubliable. Juste quelques heures. Parles-en au passé. Cela n'a de temps que celui du souvenir puisque toi tu erres dans le flou. Cela n'a de temps que si tu souhaites lui en accorder. C'était. Maintenant tu as. Tu possèdes à l'extérieur tout ce qui te permet encore et encore de masquer. Peindre sur ton visage. Cacher Pinocchio sous la dentelle. Maquiller la honte et le mensonge sous des paupières pailletées. Tu limeras le pantin jusqu'à l'os dans le bois. Tu te parfumeras jusqu'à masquer ta propre odeur. Tu ne supporteras pas de sentir ta propre peau de fille, noyée dans l'odeur des autres peaux d'hommes et de femmes. Tu t'épileras entièrement. Il n'apparaîtra de la femme que la naissance. L'immaturité pré-adolescente. C'est l'étouffement de la femme. Son meurtre dans la fille. Ton corps de fille sera le sanctuaire de la femme avortée. Tu seras la femme sans l'être. Tué dans l'œuf, son corps, avant qu'il ne fasse de ta surface de fille, son terrain de vie. Sous l'illusion d'être à ton propre désir l'architecte, tu agiras en ton nom. En ton pouvoir. En ton sexe. Pinocchio.

C'est toi.

*

Elle et moi. On est amies depuis un moment. On se connaît depuis la sixième. Jusqu'à l'année dernière on était dans la même classe. Je l'aimais bien. Elle avait un air perché qui me plaisait. Elle est très belle. Vous avez vu les photos. Elle est grande, mince. Elle a beaucoup maigri ces derniers temps. Vous avez vu les photos ? On était souvent ensemble. Puis ça a changé. Elle s'est emmurée tout là-haut dans sa tête. Plus qu'avant. Elle était secrète. Renfermée. J'essayais de savoir ce qui lui prenait. Quand on est amies on se raconte tout. Rien. Elle fuyait, m'évitait. Elle partait vite après les cours. Elle finissait toujours en avance les DST. Vous savez ce que c'est les DST ? Devoirs sur Table. Elle finissait toujours avant tout le monde et courait presque dehors après avoir rendu sa copie. Elle n'adressait plus la parole à personne. Juste ce qu'il faut pour qu'on n'oublie pas sa voix. Elle est douce, sa voix. C'était bizarre ce changement, et en même temps, pas si étrange parce que c'était elle. Elle est comme ça. C'est dans sa tête qu'elle se blottit quand elle a peur. Quand elle a mal. C'est comme un oisillon qui se couvre de ses ailes quand la neige effleure ses plumes vous voyez ? Elle, c'est un petit oisillon qui se donne des allures d'aigle royal. Elle est fragile. C'était déjà ça à ce moment-là. Je ne sais pas qui a fait le passage pour elle. Comme pour moi, ça s'est fait

sous les yeux de tout le monde mais il faut croire que les autres portent en permanence un filtre qui rend transparentes les filles comme nous.

*

Le passage c'est quand on commence. Le passeur ou la passeuse, c'est celui ou celle qui guide. On ne sait jamais qui l'a fait pour notre propre passeur, cela ne se dit pas. À chacun, à chacune son parrain, sa marraine. C'est une hiérarchie à la verticale qui ne permet jamais de lever la tête. Vous savez ce que c'est la hiérarchie vous. Mon passeur, c'était elle. Je dis passeur, oui, parce que derrière elle, il y a forcément un homme qui tire les ficelles du pantin. Pinocchio vous vous souvenez ? Elle. Elle est le pantin qui va séduire un autre pantin. Moi. Je ne me souviens pas très bien, mais une scène m'est restée. Je dis scène, oui. Pourquoi ? Parce que lorsque j'y pense je suis en dehors. Assise dans un coin de la pièce et je vois cette fille que je suis. Et elle. Je les vois ces filles et j'aimerais être ailleurs. Une autre. N'avoir pas été là. Un jour, elle me fait monter dans sa chambre. Il y avait des mois que je n'y étais pas allée. Puis nous nous étions revues, nous nous étions parlées. Elle m'avait dit viens, alors j'étais venue. Je monte. J'entre. Elle ferme la porte derrière moi. Elle me dit de regarder sous son lit. Je me penche. J'entends le bruissement de vêtements qui tombent sur le sol derrière mon dos. Je n'y prête pas attention. Dans la confusion de l'instant, l'intimité de cette chambre, je n'entends rien d'autre que le plissement, l'effleurement. Je tire de sous le lit un sac en tissu souple, gris d'avoir traîné par terre, tâché d'encre bleu turquoise. Elle a un carnet dans lequel elle écrit en bleu turquoise. Vous l'avez trouvé ? Dans le sac, ça se chiffonne. Comme du papier. J'ouvre. Vous savez ce que je trouve. De la thune. Comme je n'en ai jamais vu. Jamais autant de thune au même endroit. À la même personne. J'ai la tête dans les billets, des euros dans les yeux, comme dans les cartoons quand le dollar explose dans l'iris. Vous voyez de quoi je parle ? Je plonge mes mains dedans. Pour toucher. Sentir que c'est vrai. J'ai l'impression d'être la petite fille au trésor, sur une île en pleine mer. J'oublie qu'elle est derrière. Elle me regarde faire. Sans rien dire. Elle chuchote et alors je me tourne. Je me souviens du frôlement du tissu. Les vêtements en tas par terre et elle. Droite au-dessus. Presque nue. De son grand corps maigre un peu gauche elle me regarde les yeux humides. De la dentelle de presque femme lui recouvre la poitrine et le pubis. Elle me demande si je trouve cela joli. Je dis oui. Elle me demande si je veux toucher. Je dis oui. Je ne sais pas si j'ai envie de le dire mais je le dis. Je sais. Je suppose qu'elle a envie de me l'entendre dire parce qu'elle

ne peut se le dire elle-même. Envie. Que je lui montre qu'elle est enviable. Désirable. Que depuis mon corps à moi je souhaiterais être à sa place. J'envierais ce corps maigre qui ne retient que le froid. Ce corps auquel la dentelle ajoute un peu de relief. Je dis oui. Oui. Je le vois dans ses yeux. Le refus serait dire que tu t'es trompée toi-même Pinocchio. Que ce oui que tu as prononcé il y a des mois pour faire de ton corps la propriété achetable des autres n'est qu'un non déguisé derrière l'illusion de maîtrise. Le costume devant l'espoir d'exister ou maîtriser ta disparition un peu quelque part. Fusse aux mains, peaux, bouches des autres. Pinocchio, tu t'es trompée toi-même. Tu me demandes sous le coup de l'autorité ce que je pense de toi comme s'il fallait que j'en pense quelque chose. Si je pense, si je dis ce que je pense, si j'émets un avis, je m'installe dans la boucle. Je prends chaîne au corps. Je regarde. J'acquiesce. Je cherche dans ce que tu me donnes à voir, des bribes de raison d'exister. La ficelle. La ficelle te tire les bras, pose tes mains sur les hanches, tourne ton menton. Docile. Offre ton cou. La ficelle. Celle qui te donne l'illusion de maîtrise. Transparente. Suffisamment élastique et souple pour que tu te déplaces sans privation spatiale. Je ne vois pas. À ce moment précis où tu me sembles aussi vulnérable et fragile qu'une pantoufle de verre. Je ne vois pas, non, parce que je te regarde toi.

Je ne vois pas que tu couds en haut de mon crâne le début d'une attache.

*

Le principe est de ne jamais savoir ce que le passeur fait. On ne se dit pas entre nous. On montre le résultat. Parfois on va acheter de quoi se parer pour le prochain client. S'il y a une demande en amont. On exécute. On ne trompe personne. Ne rien en dire, c'est un peu faire comme si cela n'existait pas. Les larmes. Les bleus. La douleur. Comme si cela n'existait pas. Tant qu'il n'y a pas de mot, la chose reste dans le magma du corps. On ne fait pas d'enquête. On est sur le terrain, à même l'acte. On se sait. Chacune, chacun, on se sait. Alors on prend soin parfois, sans dire autre chose que ce qu'il faut dire pour soigner. Donne ton dos. Alors je donne mon dos. Penche-toi. Alors je me penche. Ferme les yeux. Serre les dents. Attends. Prends ça. Avale avec un peu d'eau. Ça ira mieux. Dans quelques heures ça ira mieux. Cache avec tes cheveux. Enroule une écharpe autour de ton cou. Mange. Crème-toi la peau. Que ça sente bon. Que ça efface. Sur les traces rouges le blanc de la crème et la douceur de l'amande.

On se vend. On recouvre. On se déshabille. On s'enroule dans de la laine. On ne sent même plus que la laine gratte parce que c'est simple.

On ne sent plus rien du tout.

*

Le corps. C'est l'outil. C'est la main-d'œuvre. Du corps d'œuvre. Il faut que le corps soit un temple. Beau à l'extérieur. Fonctionnel. On sait qu'au final, quand cela se passe, c'est la fonction du corps qui profite à l'autre. Pas sa beauté. C'est son fond. Son existence même. Sa capacité à se taire, gémir, souffrir. Devenir une chimère morbide d'un soi-disant désir. Si tu veux gagner de l'argent, accepte. Ne réfléchis pas à l'avance. Pense au résultat. Sois forte. Quand tu as mal, sois forte. Quand tu as peur, sois forte. Quand tu as honte, sois forte. Quand on te pose des questions, silence. Silence. C'est toi qui as dit oui. Le premier oui. Tu te souviens ? Tu as dit oui pour toucher. Tu as dit oui pour voir. Tu as dit oui pour le secret. Oui. Puis ne plus rien dire. Oui pour prendre la place qu'on te donne. C'est toi qui as dit oui, peu importe ton âge. Tu es une femme non ? Tu veux être une femme non ? Oui ? Peu importe. Un mot. Une fois.

Oui.

*

Je me suis sentie bien avec elle. En confiance. Précieuse. Spéciale. Ce ne sont que des filles spéciales qu'ils choisissent tu sais ? C'est toi. Pas une autre. Toi. C'est parce que c'est toi l'élue que tu dis oui. Tu aimes le regard. Le désir qu'on te manifeste. Tu aimes plaire. Oui. De loin tu aimes et quand ils se rapprochent ça devient brûlant dans leurs yeux et froid dans ta poitrine. Oui. Au début tu te dis que c'est toi, cette fille qui se place comme l'objet obsédant, à posséder. Tu es le trophée qui se brise lorsqu'ils t'érigent en position de chose. Tu crois que c'est toi. Cette fille-là. C'est au fur et à mesure du temps que tu te délites. À l'intérieur d'abord. À chaque fois le sillon de la honte. Puis l'angoisse. Les battements du cœur qui pleure. Ton cœur pleure. Ton corps hurle. Ta peau rougit. Tes cernes bleuissent. Tes jambes tremblent. Tes lèvres se dessèchent. Tes lèvres craquèlent. Elles perdent leur sens de frontières

entre l'intérieur et l'extérieur. Arides. Elles perdent le goût de l'autre parce que l'autre n'est plus que violence et toi tu n'es plus que chose. Arides. L'un. L'autre. Lui. Elle. Eux. Tous les autres sont les mêmes il n'y a plus aucune différence. Il ne reste que la mémoire enfouie du toucher. Toutes ces bouches. Toutes ces mains. Toutes ces peaux. Tous ces sexes. Leurs sexes. Tout se confond dans le flou des passages. L'indifférence à toi-même.

*

Il faut que je vous dise. Ce n'est pas de sa faute à elle. Elle ne l'a pas vraiment voulu. Elle était dans l'ombre elle aussi. Enfin vous savez. Comme un robot. Elle devait recruter. Elle a pensé à moi et cela s'arrête là. Elle n'a pas pensé aux conséquences. J'étais une cible facile. Je n'avais pas d'argent. Pas beaucoup. Juste ce qu'il faut. Je ne savais même pas que ça pouvait aller aussi vite. En une seule fois. Il faut que je vous dise ? La première fois ? Je peux me tourner ? Je préfère vous dire le dos contre vos yeux. Je ne veux pas que vous cherchiez les miens lorsque je vous dirai. La première fois. C'était avec elle. Je veux dire… Avec elle dans la pièce. Avec elle et les autres. Elle m'a emmenée, il était prévu que nous soyons quatre. Une femme et un homme. Je ne sais pas décrire leurs visages. Leur âge. Vieux. Je n'ai presque aucun souvenir d'eux. Nous rentrons dans une maison. Nous nous asseyons sur un grand canapé d'angle blanc. Les murs sont blancs aussi. Est-ce que nous avons soif ? Oui. J'ai la langue pâteuse et lourde. Nous buvons quelque chose. C'est sucré et rose. Comme de la fraise. Ça me colle dans la bouche. Je garde les jambes croisées. Mon collant noir fumé me compresse les cuisses. Je m'affaisse la première. Ma tête plonge en avant. Dans le coin de mes yeux, elle. Elle résiste un peu. Je sais qu'elle tombera elle aussi. J'entends dans le noir quelque chose. J'ai un bourdon dans la tête qui tourne, tourne, ne s'arrête pas de cogner contre les parois de mon crâne. Il y a un cri, le bourdon s'épuise comme un forcené. Cherche une sortie dans une prison close. Encervelé vivant.

Puis finit par tomber dans mon corps.

*

Je ne peux pas raconter la suite. Je n'y étais pas. Je ne peux que l'imaginer. Je ne vais pas vous dire ce que j'imagine. Ce qui me traverse l'esprit maintenant lorsque je sens un parfum

de fraise. Les images qui ne sont pas vraies mais peut-être le sont-elles quelque part, ces images ? C'est le doute qui me reste. L'incertitude infidèle à la réalité. Ma réalité est celle de ne pas y avoir été. J'y ai laissé mon corps. Non. Je ne peux pas vous dire. Ce qui fait irruption lorsque mon rêve est rendu libre de dessiner l'effrayant et le sordide. Je me réveille de lui toujours en sueur. Trempée de cette eau qui me noie à l'intérieur.

Excusez-moi.

C'est le bruit d'un frottement à l'intérieur de ma cuisse qui me réveille. C'est fort. Ça me brûle. Il y a quelqu'un penché au-dessus de moi qui parle en répétant la même chose. Je mets plus d'une demie heure à revenir à moi. Ce n'est pas comme revenir d'un sommeil. C'est reprendre petit à petit conscience de chaque partie de son corps qui semble avoir été compressée sous une dalle de marbre. C'est elle. Au-dessus de mon corps. Désolée. Désolée. Je ne savais pas. Pardon. Elle pleure. Je mâchouille des mots comme sortis d'une grotte. Pardon. Elle pleure et ses larmes me tombent sur la peau. Pardon encore. Je regarde ma nudité d'un extérieur que je ne connais pas. Là. Allongée. Là ? C'est moi ? Les cuisses rougies, c'est moi ? Le filet de sang, c'est moi ? La sueur âcre, c'est moi ? C'est moi ?

Je ne me souviens pas. Comment nous sommes rentrées chez elle. Pardon encore. Puis plus rien. Elle ne croise plus mes yeux. Je saigne encore. Je reste dans sa douche. Accroupie. Mon rouge se mélange à l'eau chaude. Je m'étale sur le blanc. Je ne saignais pas d'ici avant. C'est ça ? Un sang de femme ? C'est ça la règle ? Celle qu'elles attendent tous les mois ? Est-ce cela, la règle de la femme, saigner depuis la violence ?

Ses parents sont absents. Nous mangeons à la cuisine. Trempant des tranches de brioche industrielle à même le pot de pâte goût noisette. Elle boit beaucoup d'eau. Nous finissons le paquet jaune. Nous laissons tout à même la table, les miettes, les traces de pâte, le couteau qui n'a servi à rien. L'opercule doré. Va m'attendre dans la chambre. J'arrive. Là-haut. Ce n'est pas grave si je mets du sang sur son lit. Il est normal ce sang-là. Je m'allonge. J'entends la chasse d'eau plusieurs fois. Elle revient. Les yeux et le nez rouges. Luisants et coulants. Elle se mouche. En soufflant, elle se cache pudiquement la tête. Comme si le mouchoir souillé était la dernière limite à ne pas franchir. Alors que le reste a été forcé de part et d'autre. Tu as pleuré ? Non. J'ai des nausées. Souvent ? À chaque fois. Elle fait un mouvement de tête vers mon entre-jambes. Tu as mal ? Oui. Essaie de me dire où. Comment. À l'intérieur ? À

l'extérieur ? Les deux ? Ça pique ? Ça brûle ? Ça gratte ? Je ne sais pas. Comment pourrais-je savoir ?

Je ne l'ai jamais senti avant, cet intérieur-là.

*

Elle m'a donné l'argent. Cela faisait beaucoup. Nous étions deux, ils étaient deux. Nous avons dormi isolées de chaque côté du lit. Entre nous les ombres de l'homme et de la femme. Impossibles retrouvailles. Nos peaux se rejetaient. Nous ne nous sommes pas souhaitées bonne nuit. J'étais encore lourde. J'ai saigné toute la nuit. Lorsque je suis rentrée chez moi le lendemain, j'ai continué à saigner. J'avais mal. J'avais peur. Je n'ai rien dit. J'ai attendu que cela s'arrête. Je n'ai rien dit. J'ai lavé mes affaires. J'ai dormi toute la journée, toute la nuit suivante. J'ai dit que j'avais mal à la tête. C'était vrai. Le bourdon recommençait à tourner en rond. J'avais mal à l'être. Le lendemain je suis retournée en cours et je l'ai croisée. Signe de tête. Message quelques minutes plus tard. Désolée. Encore. Pardon. Je n'ai pas répondu. L'argent est là. Dans le dernier tiroir de mon bureau. Je ne veux pas de cet argent. C'est l'argent de mon départ.

*

Je ne saigne plus. Un mec vient me voir à la sortie du collège. Il fait jeune. Il est beau, propre sur lui. J'avais toujours mal dans le corps mais la douleur s'était diffusée sous ma peau. Comme de la brume. Un voile devant mes yeux. Une couche supplémentaire entre mon épiderme et le monde. Il est venu me voir, lui, je ne le connaissais pas, je ne l'avais jamais vu. Il m'a montré cette photo. C'est moi. Chez l'homme et la femme. Là-bas. Qui a pris cette photo ? Vous ne demandez pas ? Elle. Qui d'autre ? Elle. Pardon. Encore. Tu es belle. Il me dit que je suis belle alors qu'il me montre autre chose, là. Je détourne les yeux. J'ai honte. Lui n'a pas honte. Non. Me montrer cette photo de moi. Sans demander. Avoir cette photo de moi. Je peux envoyer cette photo à tes parents, au collège, à tes amis, que diront-ils alors ? Tous ? Que diront-ils de cette fille qui ouvre ses cuisses et qui ferme les yeux ? Tu as déjà fait ça. Il le dit. Ça. Tu l'as déjà fait non ? Alors fais-le encore. Je ne te demande rien d'autre que de le faire. Quelques fois. Tu te souviens ? Oui. Je me souviens. Je me souviens d'y avoir été. Je

me souviens d'avoir dit oui. Le reste m'échappe. J'ai quelqu'un pour toi. Il le dit. Pour toi. Quelqu'un qui me veut. Moi. Le reste de moi qui traîne dans mon corps. Il a aimé tes yeux. Mes yeux ? Il parle de mes yeux ? Je prends une partie parce que j'organise. Je t'emmène. Je te ramène. Oui ? C'est sûr. Tu n'as rien à craindre. Rien à craindre. Dis oui. Il me protège. La photo. Il m'emmène. La photo. Il me ramène. La photo. Oui. Je dis oui.

J'ai dit oui plusieurs fois depuis.

*

Il passe me chercher à l'angle de ma rue. Il me dépose. Il m'attend. Lui. Dans sa voiture. Je sais. Je fais. Je laisse l'être sur le pas de chaque porte. L'humanité reste tapie dans la serrure, attentive à mon risque de disparition. Dans les vêtements qui glissent sur ma peau les sensations se roulent en boule. Protège. Je ne garde de moi que les yeux qui restent bien ouverts. Pour voir. Sans vraiment voir. Pour ne pas me dissoudre dans le temps comme la première fois. Fais ce que tu veux. Plus vite. Combien reste-t-il. Prends ton temps. Descends. Retourne-toi. Comment tu t'appelles. Ton prénom. Ton vrai prénom. Donne. Donne. Retourne-toi. Tu sens fort. Agir. Agir comme Pinocchio en mouvements inanimés de chose. Je ne suis pas un jouet qui prête aux rêves des enfants moi. Je ne suis même pas cela. Je suis surface pénétrable, frontière mobile, limite à brûler et franchir. Je suis à pétrir, souiller, remplir, vider, toucher. Pourvu que ça ne m'emporte pas trop loin que je puisse superficiellement retrouver le chemin de mon corps. Pourvu que l'argent remplace la tendresse, l'humanité, la douceur, l'attirance et le désir réciproque. Peut-être ? Dites quelque chose ? Cela n'est pas vrai. Je sais que tout ce que je dis n'est pas vrai. Je sais que je témoigne à chaque mot de mon horreur. Mon horreur de chose. Une fille même pas femme. Je sais. J'en finis par m'en convaincre à chaque déshabillage. Le monstre c'est moi. La honte. C'est moi. L'indigne. C'est moi. Vous croyez que je l'ignore ?

Quand je termine, quand je suis payée, je rejoins sa voiture qui m'attend dehors. Il me passe la main sur la nuque. Presse ses doigts. À la racine de mes cheveux, là. Vous voyez ? Je suis sûre que sa marque traîne. Un peu de rouge, sur ma peau ici derrière. Là où je ne peux pas voir la trace de ma soumission. Je passe de paume en paume. D'autre en autre et d'une autre fille à une autre moi qui n'est plus vraiment Je. Il ne me demande rien. Il démarre toujours de la même manière. Souple. Il ne faut pas faire de vague, attirer l'attention. Il dépose au-dessus

de mon entre-jambes sa main ouverte vers le ciel. Donne. C'est cela que la main tendue demande. Donne. Il compte. Le compte est toujours bon. Nous passons prendre de la bouffe à emporter et il me tend le papier en carton. Il commande pour moi, ce qui est le meilleur de la bouffe après ce que je viens de faire. Je mangerai plus tard. Dans ma chambre. Lave-toi bien. Repose-toi. Je t'appellerai. Je sais qu'il le fera. Pourquoi le dire à chaque fois. Enrober de ce ton de miel qui me laisse penser que c'est doux, tout cela, que ce n'est qu'un passage vers un autre temps ? Sors. Attends. Reviens. Il serre ses doigts sur ma nuque. Là il croise mes yeux, oui, il regarde ce que j'ai vu en face, ce que je suis maintenant en face. La braise qui s'éteint petit à petit dans l'iris. On ne se lâche pas hein. Non. On ne se lâche pas.

Je ne peux pas lâcher un corps déjà mort.

*

Tout ce que je dis là. Ça ne vous aide pas. Pour elle. Ça ne vous aide pas. Je n'en sais rien. Où elle est. Peut-être qu'elle est chez un client, loin. Peut-être qu'elle a dégoupillé, ça arrive. Il y a pas mal d'entre nous à qui cela arrive. Elle a peut-être décidé de se planquer pour qu'on l'oublie. Qu'on ne la retrouve pas. Qu'on la laisse tranquille. Se sevrer. C'est comme une drogue vous savez. Tu sais que ça te bouffe, ça te fume, ça t'étouffe mais tu y retournes. Pourquoi ? Tu cherches l'état de brume de l'héroïnomane. Tu te shootes à la destruction. Tu ne peux pas arrêter tant que tu n'as pas frôlé la dernière limite. Tant que tu n'as pas senti son goût sur le bout de ta langue. C'est une bête qui grignote tes entrailles et comme il y a du monde autour qui te dévore avec plaisir, tu y restes, tu y retournes. Tu dis oui encore. La bête, elle ronge, puis elle s'arrête à peine avant. Avant le dernier coup de trop. À chaque morsure, tu te dis que tu vas arrêter, oui tu vas arrêter. Puis la bête s'allonge dans ton corps. Elle te réchauffe assez pour que tu ne glaces pas toute entière. Elle s'endort. Tu t'endors avec elle. Bercée de l'utopie que tout est terminé. Que tu n'as jamais commencé.

Elle. Elle est prise par la gorge. La bête c'est elle. Modelée à sa chair, à ses idées. Elle a pris tout l'espace. Peut-être que sa bête a choisi de porter le dernier coup cette fois. La dernière morsure. Vous entendez ce que je vous dis ? Peut-être qu'il est tard. Déjà tard dans sa vie à elle. Je ne vous parle pas d'âge. Je vous parle d'usure. Je vous parle de douleur. De cassure. Ça ne se compte pas en années. Sa vie. Celle de son monstre. Peut-être qu'il aurait fallu voir

avant. Entendre avant. Écoutez un peu les ronflements de la bête. Regardez combien les créatures se glissent dans les enfants fragiles, écorchés, façonnables.

Cherchez un lieu où la bête aurait pu se terrer.

## III

### Thaïs

Je m'appelle Thaïs. J'ai quatorze ans, je pèse quarante-cinq kilos pour un mètre soixante-sept. Je suis grande. Je suis maigre. J'ai un froid dans le ventre, dans la poitrine et sur la peau chaque jour lorsque je me réveille. Un froid de glace. Familière paralysie. Un froid enveloppant dans lequel je me glisse lorsqu'il faut que je parte du monde. C'est dans le gel que je me retrouve. La chaleur, le soleil me font rougir le corps, s'appliquent à relever vivement la finesse et la fragilité de ma peau. Je n'ai que le gel pour faire barrière avec l'âpreté du monde. J'ai la peau presque translucide. Je porte des marques rouges le long de mes bras. Cisaillée de parallèles irrégulières. Je garde des cicatrices sur lesquelles je passe régulièrement le bout de mes doigts. Sentir qu'elles existent. Le plat de ma peau sillonné de reliefs. J'en compte cinquante-sept. Cinquante-sept déclinaisons de couleur rouge. Cinquante-sept marqueurs de temps. Je me suis arrêtée à cinquante-sept parce qu'un jour j'ai compris que ce qui coule de moi n'est pas encore assez.

Il faut que je me liquéfie toute entière.

*

Je m'appelle Thaïs. Je n'écris plus mon nom de famille. Je ne le porte plus. Je me suis délestée de lui comme d'un vieux débardeur blanc imprégné d'une sueur âcre. Un blanc qui jaunit au niveau des aisselles. Je ne laverai pas mon nom. Je ne chercherai pas à le blanchir. Je ne chercherai pas à l'effacer. C'est moi que j'efface. Je m'appelle Thaïs. Je me suis livrée à la certitude. Je me suis offert la clairvoyance libératrice de ceux qui ne peuvent plus. Ceux qui partent pour mieux vivre une mort qu'ils supposent. Je m'appelle Thaïs. La cage s'est ouverte. Thaïs ne vole pas sans ailes. Thaïs ne dispose que de l'objet corps. Vouée à couper.

Trancher dans le vif pour permettre à son âme de ne pas étouffer. Je m'appelle Thaïs. Je ne vous dirai pas mon nom. Je m'appelle Thaïs. Je coupe avec le reste. Sectionner les racines. J'extrais la moisissure de mon corps. Cela coule sur ma peau. Je m'appelle Thaïs. Dans quelques heures je ne serai plus et le mot, les lettres sortiront de mon corps pour se mêler à l'air. Je m'appelle Thaïs. Je suis celle qui ne restera pas.

Celle qui n'aura plus de nom.

*

Je m'appelle Thaïs. Avant de partir je rentre chez moi. Je m'installe à table. Je déjeune seule le repas que ma mère a préparé la veille. C'est la première fois que je mange un repas complet depuis des mois. Je mâche chaque bouchée avec application. Je bois de l'eau entre chaque cuillère de pomme de terre écrasée. Les cristaux de sel gris explosent entre mes dents. J'en rajoute. Encore. Plus de sel. Pour sentir une dernière fois le goût de cette nourriture que j'ai tant refusée. Sans effet. Mon refus devra être total. Mon refus devra hurler haut et fort. À l'endroit de mon manque de moi, il y aura des mesures. À l'endroit de mon manque de loi il y aura la loi. Il y aura l'effet d'une bombe. L'acte. À l'endroit de mon manque peut-être qu'enfin, on m'écoutera.

Avant de partir, je range ma chambre. Je ne voudrais pas que l'on pense que je suis partie précipitamment. Comme cela. Sans y penser en amont. Je ne voudrais pas que l'on pense que j'ai fait cela sur un coup de tête parce que je l'ai perdue. La tête. Non. Je veux que l'on sache que j'ai agi en pleine conscience. Ramassant entre mes bras l'existence, la voix, les larmes et le sang. Partir oui. Pour me faire entendre depuis la mort choisie.

Je m'appelle Thaïs. Je n'ai plus peur. Depuis quelques jours le creux en moi, criant, a rencontré son écho. Il s'est fondu entre les muqueuses. A resserré les tissus et les veines pour donner à mon corps son dernier élan. Je m'appelle Thaïs. Je n'ai plus peur. Je prends le pas sur la vie, sur les autres. Je prends le pas et le dernier sur mon existence qui n'a que trop duré.

*

Je n'ai pas peur. Pourquoi aurais-je peur du silence. Pourquoi aurais-je peur du calme. Pourquoi aurais-je peur de la béatitude du ventre de la mort.

Ses rives me tendent les bras.

*

Je jette un dernier regard sur l'endroit qui me regardait vivre. Les draps. La table de chevet couverte de livres. Il y a de la poussière ici et là. Les quatre photos épinglées au-dessus de mon bureau. J'éteins la guirlande multicolore. Serpentine sur mon mur. J'ouvre la porte du grand placard familial. Je passe ma main entre les vestes d'hiver. Jusqu'ici, dans ses profondeurs. Là où perdure l'écho d'une petite fille qui pleure, accroupie. Après les passages secrets et réguliers d'un homme. J'entends l'homme qui frappe à la porte. C'est moi. À quoi tu joues ? C'est un homme qui vient souvent. Un homme qui monte dans la chambre entre le dessert et le café pour vérifier si Thaïs ne fait pas de bêtise. Un homme grand qui entre sans frapper. Un homme que j'aime parce qu'il est aimé de Papa et de Maman. Thaïs ? Viens jouer dans le noir. Il ne faut rien dire. Il faut que ce jeu reste là. Dans le chaud des vêtements. On se cache ? Je vais te trouver Thaïs ! Ne dis rien. Je ne dis rien. La petite fille se tait. Elle laisse faire l'homme qui se gargarise de jouer avec son corps de petite fille. Elle pousse son esprit hors de sa peau. Il sort par les oreilles et ferme l'entrée en partant. Il suinte par le coin des yeux comme deux larmes. Il trouve une veste épaisse où se tapir le temps que le jeu se termine. Il attend. Il s'oublie. C'est fini. Ne pleure pas. La naphtaline absorbe les larmes. La lavande de synthèse contre les mites englue les mots. Ne dis rien Thaïs. Ce n'est qu'un jeu. Je suis gentil. Tu le sais que je suis gentil ? Tu m'aimes bien ? Réponds. Oui. Je disais oui. C'est là que je laisse mon corps. Là que je murmure à la petite fille. Reste ici. Couvre-toi de rêves et d'illusions. La petite fille reste blottie dans la laine. Le ventre nouée autour des choses interdites que fait l'homme. La tête partie ailleurs. Petite fille. Je lui ferme les yeux avec douceur. Pardon.

Encore

*

Je m'appelle Thaïs. Un jour, quelqu'un est venu me voir. Un jour, quelqu'un m'a dit que ce corps, celui qui chaque matin m'était étranger, un jour, un homme, oui, pas un autre, celui-là est venu me voir pour me dire que de ce corps, je pouvais faire ce que je voulais. Tu choisis.

Tu peux choisir. Je peux choisir ? De ce corps je peux faire ce que je souhaite. C'est un souhait d'utiliser, de monnayer son corps ? Lui qui s'arrondit par endroits, se tend parfois, fourmille ? S'éloigne de la petite fille ? Imprévisible. Terriblement imprévisible. Ce corps dont je veux sucer jusqu'à la chair son envie d'être femme. Ai-je bien entendu ? Je peux le vendre ? C'est ça ? Être femme, avoir femme dans son corps ? C'est ça ?

De cette femme, je ne sais rien. Cette femme que je ne vois pas depuis mon antre de petite fille endormie dans le placard. La femme qui me griffe l'intérieur pour sortir la nuit par endroits. Coiffer la fille de ses poils de femme. Cette femme qui fourmille à la surface de mon creux, là entre mes jambes et qui se glisse à la naissance de mes seins. Cette femme-là, qui prend mon sexe à bras le corps ? Cette femme qui m'efface, moi la fille déjà prise ? Faut-il que je la laisse, celle qui s'impose à moi ? La pieuvre qui se fond un passage dans mes veines et me fait rougir ? La femme qui gît dans mon ventre depuis que la fille a gardé le secret de l'homme ?

Il sera toujours là. Lui. C'est ce qu'il me dit. L'homme que je ne connais pas. Tu choisis, me répète-t-il. Toujours. Tu seras toujours maître, tiens, oui. Tu prendras le masculin pour dire de toi que tu soumettras l'autre à ta Loi, à ton unique domination. Tu enfileras la virilité comme une veste sur ton corps d'enfant, de presque femme mais pas encore, juste assez pour être désirable. Tu seras pénétrable. Là. Tu diras oui à l'ouverture violente de ton intimité. À cet endroit de mystère où se blottissent les futurs bébés. Oui, c'est bien là, dans la douleur, qu'ils se blottissent les bébés ? Là où commence l'être femme, où se niche le désir du sexe de l'autre, là où il est bon de garder pour soi l'accès et de ne le donner à partager qu'à ceux qu'on aime, ceux qu'on autorise, ceux qu'on désire ? Là où il faut dire oui. Là d'où l'on vient, tous, oui, tout un chacun sur terre c'est là le centre, le nœud du départ. L'endroit sacré alors pourquoi, oui pourquoi le meurtrir cet endroit-là, tuer la femme ici, son cœur, pourquoi le pénétrer, le détruire, pourquoi lui faire porter la violence, la colère, l'anéantissement ? Pourquoi ai-je dit oui ? Pourquoi n'ai-je pas dit non, petite fille ? L'ai-je dit ?

Il insiste. L'homme qui sera toujours là. Viens. Viens. Tu choisis de dire oui, n'est-ce pas ? D'autres le font. Mais tu seras unique en ton genre. Ton genre à toi sera de ne pas être encore femme. Ton genre à toi sera de reculer devant les courbes, la longueur des cheveux, le maquillage, la séduction, le regard, la bouche qui s'entrouvre. Ton genre à toi c'est de n'être d'aucun genre. Perméable. Poreuse et imperméable aux deux. Tout à la fois. Plus rien alors. Ton genre, cela se voit lorsque tu marches dans la rue, dans les couloirs, oui je t'ai déjà vue, crois-tu que personne ne te remarque ? Nous, les hommes ? Elles, les femmes ? Ton genre,

oui, c'est celui de ne pas vouloir être vue tandis qu'on te regarde malgré toi. C'est la vulnérabilité des apeurées. La soumission des enfants forcés. En t'effaçant, tu permets aux autres de te prendre sans que personne, toi la première, personne ne s'aperçoive de ta disparition.

*

Je m'appelle Thaïs. J'ai dit oui. J'ai dit oui parce que je me souviens. Depuis que la femme frappe depuis mes os. Cela m'est revenu comme la foudre frappe le sol. Affrontement du ciel et de la terre. Coupure de l'équilibre illusoire de l'horizon. Les images me reviennent. Cela heurte mes yeux. Je me souviens du presque noir du placard, du mince filet de lumière qui passe par la porte coulissante. Je me souviens de ses gestes et peut-être que je l'ai poussé à ? Peut-être que je n'ai pas dit non. Ai-je dit oui ? Oui à l'homme qu'on aimait tous ? Lui qui s'assied en face de moi, dîne, parle, respire toujours à notre table ? Si, tu l'aimes Thaïs, dis que tu l'aimes, il fait partie de la famille. Souris. Tu ne peux que l'aimer. Je l'aime ? Dis oui encore. Je me regarde. Petite fille dans le noir. Prise. Piégée. Emportée. Dans son corps. Alors je dis oui. Encore. Je dis oui aux autres hommes. Je dis oui aux autres femmes. J'étale mon corps comme une pâte et on me découpe à l'emporte-pièce. Un corps qu'on vous ravit, ce n'est jamais qu'un corps. Un corps sur internet, c'est un corps virtuel. Un corps qui respire, c'est un corps qui se gonfle. Alors de ce corps qui appartient déjà à l'homme, faut-il que je fasse un temple intouchable ? Ne défends pas ton corps. Écorche. Attaque. Prends. Combats. Erige les règles au sein de la domination de l'autre. L'autre te paye. Tu es reine. Tu es celle qui vend à l'autre la marchandise la plus évidente. Corps ? Sexe ? Bouche ? Peau ? Chair ? Muscles ? Lèvres ? Tout. Il faut que tout ne soit que magma pour que se perde en toi le sens. Le sens d'être toi.

J'ai perdu mon sens. J'ai perdu. Il y a tout juste là, sauve, celle qui reste. Toute petite moi. Ici. Cachée sous le sein gauche. Blottie près du cœur. Elle. Petite moi qui attend que le magma étrange fonde. Redonne la liberté. L'être moi se dispersera dans le monde. Alors je cesserai d'être celle de tous. Je cesserai d'être à lui, l'homme qu'on aime, le jeu interdit.

*

On ne pleure pas. On hurle. On ne s'effondre pas. On frappe. On ne prend pas dans ses bras. On griffe. On n'embrasse pas. On mord. On ne construit pas. On détruit. On arrache. On tord. Tout est ruine. Tout. Rien que la petite moi. Sous le sein à peine visible.

La petite moi qui pulse avec le cœur.

*

Il est temps de partir.

*

Je passe la grille parmi la foule. Je n'ai pas à me faire toute petite. Je n'ai qu'à marcher simplement. Les cheveux devant les yeux. Le sac sur une épaule. Je me suis habillée en conséquence. J'ai choisi mon sweat à capuche préféré. Mon jean ample noir qui frôle le sol lorsque je marche. J'ai lacé mes baskets blanches et mauves. Celles qui donnent l'impression de marcher sur du chewing-gum. Le repas avalé ce midi fait gargouiller mon ventre d'une drôle de façon. Exquise. Je digère avant le dernier saut. Il faut que je sois la plus légère possible pour laisser ce corps à terre. M'envoler sans lui. Je monte les escaliers jusqu'au dernier étage. Je ne croise aucun regard. Je ne suis vue de personne. J'ouvre la porte des toilettes et m'enferme.
J'y suis.

J'y reste.

*

Il n'y a plus aucun bruit dehors. Tous les élèves sont rentrés en classe. Les professeurs se tiennent debout devant les tableaux blancs. Les sacs s'affaissent au fur et à mesure que les pages se noircissent pour finir allongés aux pieds des élèves. Un paquet de bonbons circule silencieusement entre les tables. Les regards des uns et des autres se croisent, explicites, rieurs, ennuyés... Moi je suis à l'extérieur. Protégée des autres. Sauvée. Enfin à l'abri.

Je sors de mon sac la feuille. Dernier message explicite au monde. J'ouvre le plus doucement possible la porte des toilettes et scotche le papier qui me laissera plus que le temps nécessaire pour faire ce que je dois faire. J'appuie plusieurs fois avec le bout de mon index pour que cela tienne et dure. Je referme de la même manière la porte. J'y suis. Seule. Paisible.

*

Je suis là. Je m'appelle Thaïs et je ne pense plus.

*

Je m'appelle Thaïs. À l'ombre de mon vide, je prends à mon compte l'assurance de ma propre finitude. Je dote ma disparition de pouvoir. M'oublierez-vous ? Regarderez-vous mon absence dans les yeux sans y déceler une once de détresse ? Donnerez-vous au creux le loisir de s'emparer de mon corps sans m'interroger ? Soit. Que cela se passe de cette manière de mon vivant. Il en sera autrement de ma mort. À l'ombre de mon vide je peux penser sans travers. Sans obstacle. Penser à celle que je deviendrais une fois sortie de cette vie que je souhaite lointaine. À l'ombre de mon vide, j'ai l'assurance de ma métamorphose. Rien ni personne ne s'opposerait à cette transformation. Mon départ arrange. Mon absence ne s'éprouve pas. On ne saisit pas l'exil d'une transparente. On ne pense pas là où il n'y a rien à saisir. On ne rattrape pas celle qui tombe sans tendre les bras vers le haut. Sans espoir de s'accrocher quelque part. C'est désormais ailleurs que je souhaite agripper quelque chose. Avoir prise. Prendre racine. Ici le sol s'effondre.

Ici mon corps ne porte plus que mon désir de mort.

*

Je m'appelle Thaïs. Lorsque je serai morte, mon prénom glissera le long de mes cils. Les lettres se démêleront. Elles trouveront dans le monde leur indépendance. Délestées d'une chair tombée dans l'abîme. Thaïs n'aura plus de sens. Mon corps étendu dans le sang n'aura de limite que le sol. Le reste se noiera dans le rien. Je ne veux pas que l'on se souvienne. Je ne

veux pas que l'on écrive. Il n'y aura plus de corps pour que le mot s'y arrime et le coupe du néant.

Je, n'existera plus.

*

Je m'appelle Thaïs. Autour de moi une chaleur douce qui rencontre le froid de mon ventre. Je suis cernée. Je disparaîtrai bientôt entre les carreaux. Je tremble encore un peu. La chaleur de mon corps s'est collée aux murs gris. Le gel a repris sa place en moi. Je le retrouve avec un plaisir qui deviendra sous peu mon éternel état de corps. J'attends que tout se taise. J'attends que tout devienne silence. Plénitude. Oubli. J'attends mon extraction du monde des vivants pour rejoindre celui des libres. Je m'appelle Thaïs. Je m'affranchis du corps. Je transgresse. Je m'incrimine pour mon propre meurtre. Tu ne tueras point. Je tuerai celle que je ne veux pas être. Celle qu'on a prise et l'autre qui persiste à prendre contre mon gré ce corps. Je prends aux dominants le loisir de me soumettre. Je m'appelle Thaïs. Je ne suis pas libre. Je ne suis pas en vie. J'ai donné à la survie toute la place. Tandis que je meure, je reprends la vie à mon compte.

Je m'appelle Thaïs. Lorsqu'on trouvera mon corps, j'aurai disparu dans le rouge. Un voile de tulle me caresse. Léger et dense. Est-ce l'effet que cela donne lorsqu'on s'allonge sur les nuages ? Une brume souple, cotonneuse rencontre ma peau. Il y a dans l'abandon de soi une douceur nouvelle, rassurante. L'assurance que cette fois-ci, dans l'ultime acte, la décision ne me revient qu'à moi. Moi seule. Le chaud me coule encore un peu le long des bras. J'ai le cœur qui termine sa course au ralenti. J'ai le cœur qui tombe entre les mains de petite moi libérée.

Le cœur qui bat une dernière fois.

Margaux Barthélémy, 14 Septembre 2026